

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Le Journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
 Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENTS :
 Pour Roubaix, 25 francs par an.
 » » » 14 » » six mois.
 » » » 7 50 » » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
 bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
 MM. LAFFITE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
 publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITE BUL
 LIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 2 février 1865.

BULLETIN.

D'après un télégramme de Berlin, la réponse de M. de Bismarck à la dépêche autrichienne dit que le cabinet sera ses propositions relativement aux rapports futurs des duchés avec la Prusse quand le conseil des ministres aura terminé l'examen de cette question.

La Correspondance Zeidler assure que la réponse de la Prusse contient seulement l'indication provisoire que de nouveaux pourparlers ne peuvent avoir lieu qu'après que les juriconsultes de la couronne auront donné leur avis, attendu que la Prusse n'adhère pas à la proposition autrichienne pour l'installation provisoire du duc d'Augustembourg et qu'elle ne croit pas le moment venu d'arrêter un programme pour le règlement de la question du Sleswig-Holstein.

On écrit de Berlin que le projet de loi sur le contingent militaire a été arrêté et approuvé par le roi. Il sera présenté à la Chambre la semaine prochaine.

On dément la nouvelle d'un voyage en Allemagne de S. A. I. le prince Napoléon.

Rien n'autorise à penser jusqu'à présent que l'Angleterre et la France se soient entendues pour faire obstacle à la politique absorbante du cabinet de Berlin relativement aux duchés de l'Elbe. Ce serait tardivement sortir du principe de non-intervention, lorsqu'on s'est abstenu au début et pendant le cours d'un conflit dont l'issue était prévue par tout le monde.

D'après une correspondance de Londres, le discours d'ouverture du Parlement contiendrait une protestation contre les bruits d'abdication de S. M. la Reine Victoria. On s'attend à une lutte très vive entre le ministère et l'opposition au sujet de la réforme électorale.

Le Times a reçu de New-York, en date du 14, les nouvelles suivantes :
 Le bombardement du fort Fisher par l'amiral Porter a duré cinquante-quatre heures, et non pas trois heures comme on l'avait annoncé d'abord. Le lendemain de la prise du fort, un magasin a sauté en faisant périr trois cents hommes.

La Tribune dit que l'accès de Wilmington est encore fortement défendu.

Un rapport du ministre de la guerre, général Stanton, dit que les confédérés ont évacué Pocotaliga, le 14.

On dit que le général Grant a été mandé devant le comité de la guerre à New-York pour donner son opinion sur les rapports faits par le général Butler.

L'Inde anglaise est travaillée depuis quelque temps par des agents russes qui poussent les populations à l'insurrection. Des troubles ont éclaté à Yarkund et le mouvement insurrectionnel semble devoir se propager à tout le versant septentrional de l'Himalaya. C'est ainsi que les Russes se vengent contre l'Angleterre des résultats de la campagne de Crimée.

J. REBOUX

On lit dans le Moniteur :

Le maréchal ministre de la guerre a reçu, par la voie anglaise, des dépêches datées de Mexico le 27 décembre, et de Vera-Cruz le 31.

Rien de saillant au point de vue militaire ne s'est produit depuis le dernier courrier. Le général de Castagny, avec une partie de ses troupes, s'occupait de rétablir les communications entre Durango et le port de Mazatlan, dont nous avons fait connaître l'importance commerciale et où nous sommes solidement établis. Une expédition maritime était projetée sur Guaymas, port considérable sur la rive orientale du golfe de Californie.

Le général Douay, à la suite du glorieux combat de Jucuilpan, s'est concentré à Zacoalco, d'où il s'est mis en route le 14 décembre pour Morelia, chef-lieu du Michoacan.

L'expédition sur Oajaca se poursuit; le général Courtois-d'Hurbal, qui la dirige, se trouvait le 13 décembre à Yanhuiltan,

ayant avec lui le préfet politique de d'Oajaca. La population paraît bien disposée pour l'empire et accueille nos troupes avec joie sur leur passage. Un grand nombre d'Indiens s'emploient à réparer les routes ou à les ouvrir.

Le 17, le général d'Hurbal a occupé Huitzo, où il a fait jonction avec la colonne d'Ornano, venant d'Orizaba par Testitlan pour concourir à l'expédition; cet officier supérieur avait eu, pendant sa marche, quelques engagements sans importance.

Après cette concentration, le général d'Hurbal s'est porté, le 18, avec ses forces à Etla, qui n'est qu'à quatre lieues d'Oajaca. A deux kilomètres d'Etla, il a rencontré et mis en déroute la cavalerie ennemie sous le commandement du frère de Porfirio Diaz et soutenu par deux bataillons d'infanterie. Aux dernières nouvelles, le général d'Hurbal avait pris position en attendant son artillerie restée à Yanhuiltan, et se préparait à vaincre toute résistance.

Le dernier bataillon du 99^e a été embarqué le 23 décembre sur le transport le Juré, pour rentrer en France.

Le Bolivien, vapeur anglais, a mouillé en rade de Vera-Cruz le 30 décembre. Il avait à son bord le premier détachement de la légion autrichienne, placé sous le commandement du général de Thun.

Cette troupe, forte de 36 officiers et 1,083 sous-officiers et soldats, avait fait la traversée dans les meilleures conditions; elle devait être répartie entre les places de Jalapa, Perote, Orizaba et Puebla, en attendant qu'elle pût prendre part à une expédition sur l'Yucatan.

On sait déjà que la légion belge est arrivée en grande partie au Mexique. Le 1^{er} bataillon, fort de 530 hommes, tient garnison à Mexico, où il est arrivé le 10 décembre, sous les ordres du colonel Vander Smissen; les officiers, sous-officiers soldats de ce corps ont été accueillis avec une grande cordialité par les troupes françaises. Le 2^e bataillon, comprenant 400 hommes, est débarqué le 15 décembre à Vera-Cruz et était en route pour Mexico.

Le commandant de Vera-Cruz et des Terres-Chaudes donne les meilleurs renseignements sur l'état sanitaire du pays. Les mauvaises fièvres ont complètement disparu. La certitude d'une protection énergique a relevé le moral de la population, à ce point qu'une bande de voleurs qui désolait la Calentourra, a été attaquée et complètement détruite par les habitants eux-mêmes. L'excellente situation de l'Etat de Vera-Cruz a permis de supprimer les postes de la Tejeria et de Purga et de retirer de Cotaxtla l'infanterie

égyptienne; cette ville reste à la garde d'un poste mexicain.

Une correspondance de Rome annonce que le Saint-Père a institué une commission spéciale chargée de répondre en son nom et après en avoir conféré avec lui, aux évêques qui adressent à Rome des consultations au sujet de l'Encyclique. En outre, Sa Sainteté vient de donner ordre de réunir tous les documents auxquels se réfère l'Encyclique, de les faire imprimer à part et d'adresser ce volume à tous les membres de l'épiscopat catholique.

On écrit de Londres au Moniteur :

« L'inclémence de la saison empêche la reine de sortir et relit tous les ministres à Londres. Lord Palmerston ne quittera pas la capitale où il attendra la saison parlementaire.

« Le programme du cabinet n'est pas encore connu. On dit que la reine ne veut pas qu'on laisse rien connaître par avance du discours du trône, dont la primeur doit être réservée aux Chambres.

On attend à Londres le comte de Derby, qui vient y conférer avec les chefs du parti tory.

« Les derniers courriers de la Nouvelle-Zélande ne laissent aucun doute sur ce fait, qu'il est nécessaire d'envoyer un officier pour commander dans la colonie. On pense aussi qu'il serait bon de laisser au gouvernement colonial le soin de traiter la question des aborigènes.

« Le cardinal Wiseman a été sérieusement malade pendant les semaines qui viennent de s'écouler. On avait donné de meilleures nouvelles de son Eminence, il y a une dizaine de jours, mais la maladie a subi une recrudescence. Le cardinal est âgé de 62 ans.

« La municipalité de Londres vient de lever un emprunt de 600,000 liv. sterl. pour des améliorations publiques. »

On lit dans la Gazette de la Croix, feuille de Berlin :

« Il semble que la Chambre des députés, sous l'influence des membres qui veulent éviter un conflit plus prononcé au

sujet des délibérations du budget, se laisse engager dans des voies qui conduiraient de fait à l'interruption des travaux parlementaires pour la fixation légale du budget.

« Il n'est guère douteux que le gouvernement envisagera de cette façon un refus de la Chambre qui équivaldrait de fait à un refus de concours et qu'il devra laisser la Chambre responsable de la stérilité et de la rupture inévitable des délibérations législatives. »

D'après les dernières nouvelles de Tunis, il paraît certain qu'à la suite d'un engagement assez sérieux, les troupes réunies de Sidi-Ali-Bey et du général Roustem ont entièrement battu les rebelles tunisiens.

Malgré ses succès, le général Roustem peut difficilement poursuivre un ennemi qui se dérobe à ses coups et campe sur des montagnes inaccessibles à l'artillerie. Des négociations avec les insurgés dans l'ouest n'ont encore amené aucun résultat.

Sur le littoral, la situation est plus favorable au Gouvernement du Bardo; ont fait rentrer l'impôt avec quelque régularité, non, toutefois sans qu'il y ait à reprocher aux agents du fisc des exactions et des violences aussi maladroites qu'odieuses.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Copenhague, 31 janvier.

Le Folketing a repoussé aujourd'hui, après de vifs débats, par 86 voix contre 39, l'ordre du jour proposé par le député Christensen.

La discussion du projet de constitution continuera demain.

Berlin, 31 janvier.

La Correspondance Zeidler dit que la réponse de la Prusse à la dépêche autrichienne du 21 décembre contient seulement l'indication provisoire que de nouveaux pourparlers ne peuvent avoir lieu qu'après que les juriconsultes de la couronne auront donné leur avis, attendu que

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
 DU 3 FEVRIER 1865.

— N° 12 —

RAYMOND D'ARMENTIÈRES,

PAR
 LA VICOMTESSE DE LERCHY.

CHAPITRE VIII.

(Suite)

« Voilà longtemps que je ne l'ai vue, ajouta-t-elle. Mon père à ses raisons pour désirer que je ne la fréquente pas. Mais vous-même mon ami, vous ne me dites plus rien de M. Charlet. Y aurait-il qu'un refroidissement entre vous ? »

— Pas le moindre; je continue d'aller le voir tous les jours.

— C'est dommage.

— Pourquoi ? »

Elle hésita; mais le premier pas était fait, il n'y avait plus à reculer. Nous ne rapporterons pas ce qu'elle dit à Raymond; on le devine du reste. Elle y mit tous les ménagements possibles, sentant bien que l'affaire était fort délicate et n'était pas tout à fait convaincue d'avoir raison. Le premier mouvement de M. d'Armentières n'en fut pas moins un mouve-

Reproduction en terdit. — Voir le Journal de Roubaix du 1^{er} février.

ment de révolte. Il ne chercha pas à contenir son indignation; il demanda franchement à Clotilde si elle n'avait jamais eu d'amie, elle qui lui conseillait comme une chose toute simple de sacrifier l'amitié à des intérêts de si peu d'importance.

Mlle Erneville, l'enfant gâtée, la femme adulée et impérieuse, n'était pas d'humeur à souffrir patiemment une remontrance si sévère. Elle en fut d'autant plus irritée qu'elle en sentait malgré elle la justesse. A son tour elle s'emporta, et elle insista avec opiniâtreté sur ce qu'elle n'avait d'abord sollicité qu'à regret et avec de timides précautions. Ce fut bien pis quand le duc, dans sa colère et dans sa douleur, laissant échapper d'amers reproches à l'adresse de ceux qui s'acharnaient contre Etienne à cause de lui, se plaignit du comte de Vignolle en disant : « Voyez l'injustice! Mon oncle se brouille avec Charlet parce que je vous préfère à ma cousine; et Charlet avait été le premier à blâmer ma conduite et à prendre le parti de Blanche! »

Ces imprudentes paroles envenimèrent la querelle. Clotilde avait ignoré jusque là qu'elle eût personnellement à se plaindre d'Etienne Charlet. En l'apprenant, elle ne put se défendre d'une véritable animosité contre lui, et elle exprima au duc, en termes des plus vifs, son étonnement de le voir rester l'ami d'un homme qui avait tenu un langage offensant pour elle. Raymond se défendit et défendit Charlet. De part et d'autre, les répliques allaient s'aggravant, et Clotilde exaspérée proférait déjà le premier mot de cette terrible phrase : « Choisissez entre lui et moi! lorsqu'elle fut interrompue par un coup discret frappé à la porte. « Entrez! » dit-elle; un

domestique parut et lui annonça que Mme la duchesse d'Armentières désirait lui parler. Clotilde n'en pouvait croire ses oreilles. Elle ordonna d'introduire la duchesse au grand salon. Puis, quand le domestique se fut retiré, elle échangea avec le duc un regard de profonde surprise. Tout entiers à l'émotion de cette visite imprévue, ils avaient en une seconde oublié leur querelle.

« Ma mère! murmura-t-il; que peut-elle avoir à vous dire ? »

— Si vous désirez l'entendre, restez là, sur ce canapé près de la porte de communication. Je la laisserai entrer ouverte. »

CHAPITRE IX.

Depuis qu'un mot de son cousin avait tué ses espérances et détruit ses rêves d'amour, Blanche de Vignolle traînait la vie comme une lourde chaîne. Amie tendre, imagination candide, elle ne faisait consister le charme de l'existence que dans les affections. Comme toutes les jeunes filles dont le contact du monde n'a pas défloré les illusions premières, elle caressait un idéal de félicité où l'union des cœurs, l'harmonie parfaite des pensées et des sentiments était tout, et où n'entraient pour rien les jouissances positives sans lesquelles, à un âge plus avancé, la plupart des hommes ne comprennent pas le bonheur. Elle bâtit l'édifice du sien sur l'amour de Raymond, qu'on avait eu le tort de lui présenter comme une chose infaillible. Cette base manquant tout à coup, l'édifice s'écroula, et Blanche, à dix-huit ans, ne vit plus autour d'elle que des ruines.

Un profond découragement s'empara

d'elle; mais son désespoir n'eut rien de violent, rien de sombre ni de sinistre. Elle fut douce et résignée dans la souffrance comme elle était douce et paisible dans le bonheur. C'était une nature d'ange, incapable d'un sentiment haineux, d'une pensée de vengeance ou de colère. Et pourtant ce n'était pas une nature faible; non, elle se montra aussi forte, aussi digne et courageuse qu'elle était indulgente. Pour ménager ceux qui l'aimaient, peut-être aussi par l'instinct de cette délicatesse et fière pudeur qui redoute les consolations et la pitié, cachant un amour malheureux comme on déguise une faute, elle portait seule le poids de sa douleur. Amélie en avait reçu la confiance; parfois encore un mot leur échappait à l'une ou à l'autre sur ce triste sujet, mais elles étaient loin de se voir tous les jours, et Mme Charlet cherchait plutôt à distraire sa jeune amie qu'à l'attendrir sur un chagrin sans issue.

Quand un malheur n'est pas consommé, quand il peut encore y avoir incertitude, alternatives de crainte et d'espoir, c'est un besoin et un soulagement d'en parler, d'épancher une âme tourmentée dans une âme sympathique, de chercher auprès d'un ami à calmer ses doutes, ses inquiétudes, son agitation. Ces entretiens vous laissent plus tranquille et plus rassuré. Au contraire, devant un mal sans remède, que faire, sinon se taire et attendre? Le temps est le grand médecin; il apporte l'adoucissement, parfois l'oubli. Quand il ne réussit pas à guérir une maladie morale, c'est que la maladie était incurable.

Mais, si Blanche ne se plaignait pas, si elle essayait même de sourire, sa pâleur croissante et l'altération de ses traits par-

aient bien haut. Elle avait une de ces organisations délicates et toutes nerveuses que la moindre émotion ébranle douloureusement et chez lesquelles la souffrance morale engendre toujours la souffrance et même, si elle se prolonge, le déprissement physique. Elle vivait par le cœur; le cœur blessé, elle devait languir comme une plante dont un insecte malfaisant la piquait la racine. Son père et sa tante remâquaient avec effort le changement opéré en elle; mais ni l'un ni l'autre n'osaient l'interroger, car ils devinaient la cause de ce changement, et ils évitaient, par délicatesse, de provoquer une confiance qui ne se donnait pas d'elle-même.

Blanche était cependant leur constant souci, leur inquiétude de tous les instants. Ils ne négligeaient rien pour la distraire et pour l'égayer; plaisirs, cadeaux, prévenances de toute espèce, caresses plus tendres que d'habitude, témoignages muets d'une estime profonde et d'une discrète compassion, ils lui prodiguaient tout, et elle acceptait leurs bontés avec reconnaissance, et elle se conformait à leurs désirs comme un malade docile obéit aux prescriptions des médecins, même sans espoir de guérison. Mais la duchesse l'aimait trop et la comprenait trop bien pour ne pas sentir que c'était là pure condescendance, que la tranquillité de la pauvre enfant était de la résignation, rien de plus, que sa gâtée — Blanche s'excitait souvent à paraître gaie, surtout quand elle lisait l'anxiété dans les regards du comte — était factice et fébrile, en un mot que le mal, au lieu de céder devant leurs efforts, faisait de rapides progrès. Mme d'Armentières avait pour sa nièce des entraînements de mère. La méconnaissance de son fils l'affi-